

Ce passé  
qui ne passe pas



**Geneviève Bonnet-Cadith**

**Ce passé  
qui ne passe pas**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

## **Du même auteur**

*Les Cheutons, Éditions du Net*  
*Les cheutons Audiobox Lisy*

Illustration de couverture  
Aquarelle originale de Geneviève Bonnet-Cadith

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13354-6

*Je pense à Yvette  
Je pense à Blanka et à sa fille Anne.  
Je pense à Solange qui vient de nous quitter.*

*Je remercie chacune d'entre elles de m'avoir  
permis de mener ce projet à son terme.  
Elles m'ont accordé leur confiance, j'espère avoir  
été à la hauteur.*



# Avant-propos

« La compréhension du passé contribue à comprendre le présent. »

Le 16 juillet 1942, Yvette et Solange vivaient à Paris, mais ne se connaissaient pas encore. Yvette avait onze ans et Solange dix ans.

Il s'en est fallu de peu pour que je n'aie rien à raconter que leur histoire s'arrête là, parce que nées de parents juifs, leur sort était de mourir. Par une série de petits miracles, en juillet 1942, elles échapperont à la rafle du Vel d'Hiv orchestrée par le régime nazi avec la complicité du gouvernement français de Vichy.

Je me suis appuyée sur leurs souvenirs et des archives familiales pour retracer leur histoire. J'ai choisi la fiction quand la mémoire traumatisée était défaillante. Le recours à la trame romanesque reste un bon moyen pour reconstituer le puzzle de souvenirs éparpillés dans les méandres de la mémoire.

Parce qu'il ne faut pas seulement comprendre ce qui est arrivé, mais pourquoi et comment c'est arrivé, leur histoire commence avec l'immigration

de leurs parents respectifs qui ont quitté l'Europe de l'Est pour fuir les pogroms et la misère.

Certains passages relèvent de la docu-fiction pour illustrer des épisodes qui se sont joués à des moments clés de l'Histoire et expliquer pourquoi ces familles ont choisi de prendre une voie plutôt qu'une autre.

Ces passages qui concernent des faits historiques tels que la préparation des rafles de 1942, l'écriture de la déclaration de Balfour, la rencontre Hitler et Franco... ont été écrits à partir de témoignages, d'analyses historiques, ils n'ont aucune prétention de véracité historique sur la forme narrative. Je ne suis pas historienne.

La seconde partie du livre est consacrée au récit de Blanka, cousine germaine d'Yvette. En 1986, elle a raconté son histoire à un chercheur de la commission des affaires ethniques en Australie. Il s'agit d'une traduction de l'entretien.

Bientôt, il ne restera plus de témoins directs pour raconter. Les derniers déportés encore vivants disparaissent. Les enfants qui ont survécu, soit parce qu'ils étaient cachés, soit parce qu'ils ont pu fuir, restent les derniers témoins directs de cet épisode tragique de l'Histoire.

Je m'interroge sur les traces du passé et sur l'avenir. Après la Seconde Guerre mondiale, on a dit : « plus jamais ça ». Que reste-t-il aujourd'hui de ce vœu pieux.

# De Litvack à Lamarck

YVETTE

*« Je suis le destin, le monde est comme il est. Ne comptez pas sur moi pour vous donner la clé, je ne suis pas concierge, je ne suis pas geôlier, je suis le Destin, je vais, je viens, c'est tout. »*

\*Jacques Prévert dialoguiste de *Les portes de la nuit*, film de Marcel Carne

**Paris, 2015.**

C'est un jeudi, un jour de la semaine que l'on s'accorde l'une à l'autre. Dès la sortie du train, les voyageurs se hâtent de rejoindre les rames du métro souterrain. Rares sont ceux qui sortent de la gare, peu s'attardent. Ce sont les banlieusards, les bannis des lieux. Ils marchent d'un pas pressé, inquiets à l'idée de rater la prochaine correspondance où ils seront ballotés d'une station à l'autre dans des wagons à la propreté douteuse. La fatigue creuse les traits, gonfle les paupières, alourdit les postures. Les vêtements

aux couleurs tristes dissimulent des corps abimés par la misère sociale et la violence des hommes.

Un microcosme de la société française transite par la gare du Nord. Les couches sociales se côtoient sans se mélanger dans l'indifférence la plus brutale. Je longe les quais de l'ancienne gare. Je souris en rêvant aux destinations qui s'affichent : Bruxelles, Londres, Amsterdam...

Le jour filtre à travers la grande verrière.

Dans ce hall gigantesque, à l'écart du Transilien, se croisent des voyageurs qui déambulent en parlant à un interlocuteur invisible. Sacoche en bandoulière, costume, cravate, oreilles branchées à leurs écouteurs. Ici les corps sont plus souples. Les dos se tiennent bien droits. Les visages sont frais et souvent beaux. Les hommes ont l'assurance de ceux qui croient en leur importance. Quelques femmes à l'allure distinguée se fondent dans le décor. Le noir des vêtements a l'élégance discrète qui marque la différence sociale. Perdus au milieu de cette multitude travailleuse, quelques vacanciers accrochés à leur valise à roulettes traînent leur ennui. Les horaires défilent sur les panneaux d'affichage en émettant un bruit métallique. Les regards se lèvent interrogateurs avant de plonger dans l'écran qui prolonge la main des voyageurs.

Des militaires, des agents de la sécurité, des contrôleurs, des policiers en civil, circulent parmi les voyageurs indifférents. Le message a été diffusé

dans les médias : nous sommes en guerre. L'ennemi se cache parmi nous.

Tout le monde s'ignore. Les regards s'évitent, chacun dans sa bulle. Au sortir de la gare, une odeur d'urine vous prend à la gorge. Le long de l'entrée, une file de touristes attend d'être prise en charge par un taxi.

Bienvenue à Paris.

Je quitte la gare pour rejoindre à pied la butte Montmartre. Après avoir longé l'hôpital Lariboisière, j'enfile le boulevard Magenta. La plupart des boutiques sont réservées aux accessoires et vêtements de mariage. Les vendeurs trainent sur le pas de porte de leur boutique, la journée ne fait que commencer. Au métro Barbès, j'accélère le pas pour éviter les vendeurs à la sauvette. La montée commence au boulevard Rochechouart. La pente augmente régulièrement dès qu'on s'engage vers la butte. Le quartier est populaire. Des SDF squattent un recoin, un angle abrité de la pluie. Un gobelet en plastique, quelques pièces jaunes, parfois des mots griffonnés sur un bout de carton : « j'ai faim ». Les boutiques changent dès la rue Custine. La rue n'est plus un lieu de passage, mais un lieu de vie. Les cafés se prolongent sur les trottoirs. De petits commerces d'alimentations jalonnent mon parcours. Après la station Lamarck, la rue descend jusqu'à l'hôpital

Bretonneau où j'ai vu le jour au milieu des années 50.

Les parents d'Yvette ont fui la Pologne en 1929 pour échapper aux pogroms. Treize ans plus tard, l'histoire se répètera. Ils quitteront la France dans la clandestinité pour échapper à une mort certaine. Moins d'un siècle après, nous en sommes toujours là. Des milliers de personnes franchissent les mers, traversent des pays hostiles pour survivre.

Les replis identitaires et les discours populistes sur l'afflux des migrants ont été des éléments déterminants dans la naissance de ce projet. Les politiques migratoires se durcissent. La France, pays des droits de l'homme, mène une politique dissuasive soutenue par un discours ambigu oscillant entre l'accueil et le rejet. Les migrants sont soupçonnés d'être porteurs de fléaux, les réfugiés sont accusés de mentir sur les raisons qui les ont conduits à fuir leur pays.

Les témoignages sur leurs conditions d'accueil sont alarmants : violences, humiliation, intimidation, harcèlement quotidien. Assister des personnes en danger est devenu un délit. Par cynisme et cupidité, la pauvreté est qualifiée de maladie comme si chercher à rester en vie était un crime.

Mon propos n'est pas de comparer le sort des migrants avec la Shoah parce que rien ne peut être comparé avec l'extermination systématique et

industrielle par l'Allemagne nazie de plusieurs millions de Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

Je m'interroge sur la façon dont on traite les êtres humains. Quelle est la valeur d'une vie ?

\*\*\*

Quand j'ai fait la connaissance d'Yvette à la fin des années soixante-dix, je débutais ma carrière d'enseignante aux quatre-mille logements de La Courneuve. Après avoir quitté la direction d'école, elle intervenait en qualité de RPP « rééducatrice en psychopédagogie » au sein d'un GAPP « groupe d'aide psychopédagogique ». Les zones d'éducation prioritaire n'existaient pas encore. C'était peu de jours après la rentrée des classes. J'avais vingt-trois ans et elle, quarante-huit. Elle aimait se qualifier d'ancêtre, peut-être pour se démarquer de cette vague de jeunes enseignants fraîchement sortis des écoles normales. À l'époque, je ne comprenais pas ce besoin d'afficher la différence d'âge. Je ne savais pas encore qu'elle avait beaucoup vécu.

Nous étions dans les premiers jours de la rentrée scolaire. Je me trouvais dans la salle des maîtres de l'école voisine. Yvette était en grande discussion avec Roger, un enseignant de CM2. Il se plaignait du nombre de fautes d'orthographe d'un de ses élèves : « Regarde, il est nul ! » Roger ne voyait que ça. Pour lui, les élèves se partageaient en deux groupes : les cancre et les autres. Que cherchait-il